

TEMPERATURE

Du 19 septembre 1904.

Table with 2 columns: Temperature (Fahrheit, Centigrade) and values for different times of day (Midi, 3 P.M., 5 P.M.).

A PANAMA.

On apprenait récemment que le canal de Panama sera construit de niveau... les deux océans qu'il doit relier, l'Atlantique et le Pacifique...

On apprenait récemment que le canal de Panama sera construit de niveau... les deux océans qu'il doit relier, l'Atlantique et le Pacifique...

On apprenait récemment que le canal de Panama sera construit de niveau... les deux océans qu'il doit relier, l'Atlantique et le Pacifique...

Récit d'un témoin.

M. Ludovic Naudon, correspondant d'un journal, qui était à Liao-Yang, envoie de Yan-Tai, 3 septembre, le récit suivant: Après la tacite atroce de la nuit du 31 août, pendant laquelle les tranchées de la première ligne de défense de Liao-Yang furent couvertes par plusieurs couches de cadavres superposés...

tériel roulant. Plus de cinq cents wagons bondés de blessés, de vivres, d'objets mobiliers quittèrent ainsi la gare de Liao-Yang sous le feu de l'ennemi.

Mais la population civile, qui procédait alors, sans hâte à son déménagement, s'enfuit épouvantée sur les hôpitaux, atteignant plusieurs personnes dont quelques infirmes.

Pour partir moi-même, je dus traverser le quartier russe où je logeais. Mon coéquipier et son cheval furent broyés près de moi et je perdus la moitié de mes bagages dans la bagarre.

Pendant les Japonais, sans cesse de mitrailler la gare, commençaient le bombardement de la deuxième ligne de défense constituée par les forts de la plaine.

Ils dirigèrent, pendant tout l'après-midi du 1er, la nuit et toute la journée du 2, des assauts incessants et furieux contre le centre même des ouvrages militaires établis à l'ouest de la gare, tout près de la voie ferrée. Le carnage fut horrible. Les assauts se précipitaient vers les tranchées russes: ils tombaient dans des fossés et des sautoirs de loup. Quand chacune de ces profondes excavations était pleine de cadavres, les Japonais qui s'avançaient, emportés par un furieux élan, passaient sur le lit de corps humains. Mais, c'était pour être tués eux-mêmes, à bout portant, par les lignes de fantassins russes, inatteignables derrière des enchevêtrements inouïs de fils de fer.

Le 2 septembre, une nouvelle bataille, d'une immense importance stratégique commença, dès trois heures du matin au nord-est de Liao-Yang, c'est-à-dire dans toute la région qui s'étend entre Yantal et la rivière Tai-Ho, contre l'armée de Kuroki. Celui-ci cherchait, en effet, à couper l'armée russe par un mouvement tournant du nord-est de Liao-Yang vers l'ouest.

Monsieur le Bourreau

Un homme qui avait cueilli, durant sa longue carrière, un nombre respectable de têtes, jeunes et vieilles, vient à son tour d'être cueilli par la mort.

Louis Deibler, l'ancien bourreau, s'est éteint paisiblement, à l'âge de quatre-vingt-un ans, dans la coquette villa, enfouie dans les roses trémières, qu'il habitait avec sa famille, rue de Billancourt, depuis qu'il s'était retiré des affaires.

De taille plutôt exiguë, l'allure timide, effacé, vêtu d'un étroit costume sombre, la redingote les jours d'opération—Deibler avait l'aspect d'un petit fonctionnaire postal, méticuleux et propre. A le voir dans la rue, on le regardait, car c'était un homme d'intérieur, le pas légèrement claudicant, son inépuisable parapluie à la main, qui ne se serait douté des terribles fonctions qu'il exerçait, d'une manière intermittente, sur tout le territoire français.

Il avait en horreur, mais comme il disait, d'un ton lugubre, "il faut bien vivre". On ne devient pas bourreau par plaisir, par dilettantisme. Deibler tremblait chaque fois qu'on lui transmettait l'ordre de préparer les bois de justice. Son office accompli, et dans quelles tranches qu'il gardait secrètes! Il se mettait au lit, malade, agité, impressionné par la sanglante vision qui voltigeait, persistante, devant ses yeux. Durant ses heures de loisir, il se livrait à son plaisir favori: la pêche à la ligne. De Charenton au Point-de-Jour, certains amateurs le connaissaient bien, ils le saluaient avec une certaine déférence, un peu inquiète sans doute, mais ils avaient le bon goût de ne pas lui rappeler sa profession.

On peut dire que Deibler a eu une carrière bien remplie. Avant de couper des têtes, il coupait du bois et même, dit-on, il exerça quelque temps le métier de ferblantier. Comment devint-il bourreau? Par avtisme, son père étant exécuter des hautes œuvres à l'époque où l'on comptait un bourreau par cour d'appel. Il débuta dans la "carrière" en 1858, comme aide-bourreau. Plus tard, il recueillit la succession de

son père, qui était bourreau à Rennes. Il épousa Mlle Kassever, fille du bourreau d'Alger, vers 1867. Nous n'entreprendrions pas d'énumérer la liste combien longue, de ses exploits.

Son début fut marqué par un incident plutôt pénible. Deibler venait à peine d'être promu bourreau qu'il fut se rendre à Agen, pour exécuter un jeune homme nommé Laprade, qui avait assassiné son père, sa mère et sa grand-mère, une jolie nature, comme on voit. Le ministre bandit se voulait pas mourir. Deibler fut obligé de lui cogner brutalement la tête pour avoir raison de sa résistance. Ce fut une scène des plus impressionnantes.

Parmi les "clients célèbres" de Deibler, nous citerons Prévost, Marchandon, Frauxin, le capitaine Géomay, le lieutenant Anstazy, Byraud, l'assassin de l'huissier Gouffé; les anarchistes Ravachol, Vallant, Emile Henry, Caserio. Sa dernière exécution fut celle du championnisme Carrara. Fatigué de ses fonctions, Deibler prit sa retraite; son fils Anatole lui a succédé depuis cinq ans.

Le métier de bourreau a été exercé en France par plusieurs générations d'individus. La famille Samson est la plus connue. Le dernier Samson, révoqué en 1847, pour avoir contracté un emprunt sur son instrument professionnel, a laissé, en son souvenir, des "Mémoires" assez intéressants, mais qui passent, paraît-il, pour être en partie apocryphes. Son successeur, Heidebrecht, mourut en 1872, laissant une fortune de 250,000 francs. C'est lui qui, un jour, hypnotisa littéralement un condamné récalcitrant.

Depuis 1870, il n'y a plus en France qu'un exécuter en chef, assisté de cinq aides exécuteurs. Sa résidence est à Paris. De là le surnom de "Monsieur de Paris", donné de nos jours au bourreau. "Monsieur de Paris" reçoit un traitement annuel de 6,000 francs. Ses deux premiers aides joints touchent 4,000 francs chacun. Les autres trois reçoivent seulement 1,000 francs par an. De plus, l'exécuter passe avec le ministère de la justice un abonnement aux termes duquel il lui est alloué une somme de 1,500 francs par an pour l'entretien des bois de justice et le loyer de l'endroit où ils sont remis. Actuellement, le ministre instrument est logé dans un hangar de la rue de la Folie-Méricourt. Lorsque "Monsieur de Paris" se déplace, il voyage gratuitement en première classe et il reçoit, ainsi que ses aides, une indemnité de voyage de huit francs par jour.

Deibler avait généralement l'habitude de descendre dans les hôtels situés près de l'endroit où il devait accomplir sa sinistre besogne. Rarement, il mangeait à table d'hôte, il se faisait apporter ses repas dans sa chambre. Un jour pourtant, il fut surpris de s'installer à table d'hôte.

— Bah! fit un autre, un bourreau, ça doit être un homme facile à reconnaître. Je vois ça d'ici, une tête sinistre, une figure en lame de rasoir, des yeux où couve une lueur de sang. Et, se tournant vers son voisin de gauche, qui n'était autre que Deibler: — N'est-ce pas votre avis, monsieur? — Sans doute, répliqua un peu brusquement Deibler, c'est un homme qu'on ne doit pas souhaiter de voir devant soi.

— Bah! fit un autre, un bourreau, ça doit être un homme facile à reconnaître. Je vois ça d'ici, une tête sinistre, une figure en lame de rasoir, des yeux où couve une lueur de sang. Et, se tournant vers son voisin de gauche, qui n'était autre que Deibler: — N'est-ce pas votre avis, monsieur? — Sans doute, répliqua un peu brusquement Deibler, c'est un homme qu'on ne doit pas souhaiter de voir devant soi.

— Bah! fit un autre, un bourreau, ça doit être un homme facile à reconnaître. Je vois ça d'ici, une tête sinistre, une figure en lame de rasoir, des yeux où couve une lueur de sang. Et, se tournant vers son voisin de gauche, qui n'était autre que Deibler: — N'est-ce pas votre avis, monsieur? — Sans doute, répliqua un peu brusquement Deibler, c'est un homme qu'on ne doit pas souhaiter de voir devant soi.

— Bah! fit un autre, un bourreau, ça doit être un homme facile à reconnaître. Je vois ça d'ici, une tête sinistre, une figure en lame de rasoir, des yeux où couve une lueur de sang. Et, se tournant vers son voisin de gauche, qui n'était autre que Deibler: — N'est-ce pas votre avis, monsieur? — Sans doute, répliqua un peu brusquement Deibler, c'est un homme qu'on ne doit pas souhaiter de voir devant soi.

logète n'aura pas interrogé cette tête et dit son âge. Si la morte avait environ quarante ans, si la tête isolée dans cet enclos, cette tête aux dents soignées, était là depuis environ un siècle, il ne sera pas défendu de penser que l'on peut être en présence de la tête de l'amie de Marie Antoinette.

N'y a-t-il pas là une pensée pénible et touchante à la fois, et propre à émoouvoir un poète, que ce crâne, mêlé à tant d'os dans un pauvre cimétière, ait été la tête blonde d'une adorable princesse? — Bah! fit un autre, un bourreau, ça doit être un homme facile à reconnaître. Je vois ça d'ici, une tête sinistre, une figure en lame de rasoir, des yeux où couve une lueur de sang.

— Bah! fit un autre, un bourreau, ça doit être un homme facile à reconnaître. Je vois ça d'ici, une tête sinistre, une figure en lame de rasoir, des yeux où couve une lueur de sang. Et, se tournant vers son voisin de gauche, qui n'était autre que Deibler: — N'est-ce pas votre avis, monsieur? — Sans doute, répliqua un peu brusquement Deibler, c'est un homme qu'on ne doit pas souhaiter de voir devant soi.

— Bah! fit un autre, un bourreau, ça doit être un homme facile à reconnaître. Je vois ça d'ici, une tête sinistre, une figure en lame de rasoir, des yeux où couve une lueur de sang. Et, se tournant vers son voisin de gauche, qui n'était autre que Deibler: — N'est-ce pas votre avis, monsieur? — Sans doute, répliqua un peu brusquement Deibler, c'est un homme qu'on ne doit pas souhaiter de voir devant soi.

— Bah! fit un autre, un bourreau, ça doit être un homme facile à reconnaître. Je vois ça d'ici, une tête sinistre, une figure en lame de rasoir, des yeux où couve une lueur de sang. Et, se tournant vers son voisin de gauche, qui n'était autre que Deibler: — N'est-ce pas votre avis, monsieur? — Sans doute, répliqua un peu brusquement Deibler, c'est un homme qu'on ne doit pas souhaiter de voir devant soi.

Acteurs et actrices sont d'un talent supérieur et feraient bonne figure sur les scènes les plus renommées.

Le Tulane tient un succès qui lui assure dès maintenant de pleines soirées à chaque représentation. A certains passages "Fritz et Suzette", qui tient l'affiche cette semaine au Crescent, prend les proportions de la haute comédie, mais c'est en général une pièce inventée pour faire rire, dans laquelle une grande latitude est laissée aux interprètes.

Or, elle atteint merveilleusement le but que s'est proposé l'auteur, et on ne saurait lui demander davantage. Chas A. Mason et Harry Lester Mason en sont les principaux interprètes, et ils savent lui donner un relief extraordinaire. Il est douteux qu'il y ait actuellement sur la scène américaine de meilleurs comiques que les deux Mason, et on peut juger de l'effet qu'ils produisent dans une pièce qui s'adapte admirablement à leur talent. Ils sont aussi fort bien entourés, et leur succès colossal n'empêche pas le public d'applaudir les autres artistes, qui d'ailleurs méritent en tous points. Pas un siège ne restera inoccupé cette semaine au Crescent.

Les artistes de la troupe Baldwin-Melville excellent dans ce genre, aussi la foule qui se pressait dans la salle de la rue Bourbon dimanche et hier les a-t-elle couverts d'applaudissements. Le mélodrame est un genre qui compte de nombreux amateurs dans notre ville. Ils doivent s'estimer heureux de pouvoir satisfaire leur goût particulier dans d'aussi bonnes conditions, c'est à dire d'assister à d'excellentes pièces jouées par des artistes de premier ordre.

La troupe de M. Chas Fourton montre depuis dimanche au Grand Opera House qu'elle est aussi habile dans l'art de jouer la comédie légère que dans l'art de jouer le drame. Dans "Charles et Aunt", une comédie de Brandon Thomas qui dénote de représentations consécutives, tous les artistes, sans exception, sont excellents. Chacun d'eux se montre à l'aise dans le rôle qui lui est attribué et qui semble avoir été écrit pour lui. Cette pièce, qui est d'une gaieté de bon aloi, est du genre qui plaît le mieux au public, et chaque une de ses représentations sera un succès. M. Bertran Littell et Mlle Minna Phillips, qui paraissent pour la première fois ici dans des rôles légers, se montrent artistes consommés. Ils ont fait la conquête du public dans ce nouveau genre, comme Mlle Carrie Clarke Ward, une heureuse acquisition de M. Fourton, qui a été applaudie d'un bout à l'autre de la pièce dès la première représentation. C'est une fructueuse semaine qui s'ouvre pour le Grand.

THEATRES.

ORPHEUM.

L'Orpheum a ouvert hier soir ses portes pour la quatrième saison de vaudeville moderne qu'il offre au public new-orléans, et il est maintenant certain que le joli théâtre de la rue St-Charles n'a rien perdu de sa popularité. D'ailleurs, le vaudeville tel qu'on le voit à l'Orpheum est devenu une nécessité pour les amateurs de théâtre de notre ville. C'est un genre qui fait désormais partie du répertoire hivernal. Ce qu'elle en voit durant l'été ne suffit pas à notre population; il lui faut des spectacles de ce genre durant l'hiver, d'autant plus que dans cette saison le vaudeville est d'un caractère beaucoup plus relevé.

Pour la soirée d'ouverture le directeur Bray avait préparé un programme dont l'exécution a enthousiasmé les spectateurs qui remplissaient la salle. Tous les artistes qui ont défilé sur la scène, M. et Mme Drew dans une comédie en un acte, "When Two Hearts are Won", Mme Avery Strakosch, dont la voix de soprano est remarquable, l'Empire Comedy Troupe, comédiens et chanteurs, Hoy et Lee, Dorothy Neville, les trois Jackson et d'autres ont obtenu un tel succès qu'à plusieurs reprises les applaudissements ont retardé la représentation.

Le directeur Bray est fier de la vogue de son théâtre, et il ne va rien négliger pour en faire le premier du genre. On peut compter sur de bonnes soirées cet hiver à l'Orpheum.

TULANE.

Frederick Paulding, autrefois acteur, est devenu auteur, et entre autres pièces a écrit une adorable comédie qui a pour titre: "Two Men and a Girl". C'est cette comédie que la direction du Tulane a choisi pour l'ouverture de la saison 1904-1905, et à en juger par les fréquents applaudissements de la foule qui remplissait la salle le succès a été complet.

Il faut dire que la pièce est jouée par Tim Murphy, une des plus brillantes étoiles de la scène américaine, qui entoure une troupe parfaitement homogène d'artistes distingués. L'intrigue n'est pas très compliquée; il s'agit de quelques amoureux qui manœuvrent de façon à conquérir chacun la dame de ses pensées. Tous les obstacles sont surmontés et la pièce se termine par des mariages qui rendent tout le monde heureux.

Le rôle de John Crosby s'ied à merveille au gracieux et original talent de Tim Murphy, et il en a fait une de ses plus belles créations. Il n'y a rien à reprocher à MM. Macey Harlem, Walter Pennington, Wilbur M. Roe, Christie Miller, Robert Ober, et Olney J. Griffin et à Mmes Gertrude Dalton, Louise Whitfield et Dorothy Sherrod.

Est-ce la Tête DE LA PRINCESSE DE LAMBALLE?

En ce moment, des travaux de voirie sont faits autour de la chapelle des Enfants Trouvés, à Paris. La commission du Vieux-Paris veillait en la personne de son très distingué secrétaire M. Lucien Lambeau. Les ouvriers approchaient, l'autre jour, de l'endroit présumé où, le 3 septembre 1792, fut enterrée la tête de la princesse de Lamballe. Ils n'avaient encore mis à jour que des ossements d'enfants. Or, un coup de pioche a fait sauter de son alvéole de terre "une tête nue, de structure délicate, qui ne peut être qu'une tête de femme, en parfait état et encore ornée de toutes ses dents très blanches et qui avaient dû être très soignées; quelques-unes sont tombées quand en dégagea le crâne de terre."

M. L. Lambeau, interrogé par un reporter, a répondu dans ces termes: — Cette tête se trouvait à 1 m. 50 de profondeur, mais, étant donné les remblais successifs, on peut évaluer son enfouissement primitif à 1 mètre. Elle était au milieu d'ossements d'adultes, également épars. — Loin de moi, bien entendu, la prétention stupide d'affirmer du premier coup que c'est là la tête de la princesse de Lamballe; mais je suis frappé par la coïncidence de ce crâne de femme, assurément jeune, si bien caractérisé, et qu'on rencontre dans cet enclos où l'on s'attendrait à peu près que des enfants et où la tête de Mme Lamballe fut inhumée. — "J'ai fait mettre ce crâne de côté aux fins d'examen: car on ne peut rien conclure de cette trouvaille, tant qu'un anthropo-

Feuilleton L'Abeyille de la N. O. GRAND ROMAN INEDIT. Par Georges Madaigue. PREMIERE PARTIE Mensonge d'Amour.

intention. La voix de sa femme répondit: — Allô! — C'est à madame Alexandre Harrayre que j'ai l'honneur de parler? — Qui êtes-vous? — Est-ce à madame Alexandre Harrayre que j'ai l'honneur de parler? — Il est nécessaire, si vous voulez une réponse, que vous me donniez votre nom. — Madame Harrayre ferait bien, si c'est elle qui est à l'appareil, de le dire... il y va de son intérêt. — Il y est une demi-seconde de silence. — On hésitait, évidemment, entre clore la bouche à cet audacieux en coupant net la communication, ou lui donner la réponse demandée, de façon à savoir où il voulait en venir. — Alex tressailla. Sa femme répondit: — Je suis madame Harrayre. — Eh bien, un conseil d'ami... On s'apprête à renseigner votre mari; changez vos rendez-vous avec... Cette fois un arrêt brusque. La jeune femme n'attendait pas la fin de la phrase, pour interrompre l'étranger. — Le récepteur tomba de la main tremblante de M. Harrayre. C'était maintenant un dot de sang qui lui montait au visage. — Qui se permettait, qui avait l'audace d'adresser à sa femme,

dans l'incognito de la conversation à distance, de pareils avis? Ce fut d'abord le rouge de la colère qui lui brûla la figure. Puis il se sentit soulevé d'une honte surexcitée par cette pensée: que la réputation de madame Harrayre était livrée à de tels incidents... que le premier venu pouvait lui envoyer des avis du genre de celui qu'elle venait de recevoir. Et ce furent, coup sur coup, plusieurs poussées de sang à la face. L'afflux au cœur devait suivre, la sensation de syncope, que depuis la veille il ressentait à plusieurs reprises, lui revint pour disparaître, sans le mener à l'évanouissement qui ressemblait à la mort. Et il ne resta plus en lui qu'une pensée, un regret... le regret que le nom n'eût pas été prononcé. — Il resta un moment sous le coup de ce sentiment. Et une nouvelle réaction s'opéra, le débarrassant cette fois complètement de son obsession. Ah! tout cela était mensonge. Mensonge! comme les lettres anonymes envoyées à son nom ou au nom de sa femme. Son oreille l'avait trompé la veille. Ce matin il entendait un mystificateur. Le mari de Sabine avait assez d'empire sur lui pour l'arracher de son esprit.

Il aimait trop ardemment, et il avait été trop sûr de la tendresse qui le faisait vivre, pour se laisser aller plus longtemps au soupçon d'une erreur possible, ou des machinations dont lui et les siens se trouvaient presque constamment entourés. Il détacha du récepteur l'invisible conducteur de son cacha le premier objet dans le tiroir de son bureau, et forcé d'attendre le soir, quand toute la maison dormirait encore, pour détacher dans le boudoir l'autre extrémité du fil de cuivre, du cordon de transmission où il l'avait adapté, il l'enroula simplement à un des pieds du meuble. Et il sortit de la pièce. A l'heure juste où la mère et les petits garçons y arrivaient pour le déjeuner, M. Harrayre entra dans la salle à manger. Sabine avait ses yeux clairs, sa bouche tendre, son beau front très pur, sous l'our brun de ses cheveux. La pression de sa main fut telle que d'habitude, et son baiser pareil. Les enfants le occupèrent tous deux: la plupart du temps. Le déjeuner était le repas de famille, consacré aux petits. Ils jamaient. On leur répondait. La nonne amena comme toujours, la flûte et le dessert. Et le père et la mère ne retrouvèrent le tête-à-tête qu'au fumoir.

Ce fut encore la causerie intime, l'heure très douce... l'heure où dans le usage léger de fumée grise s'échappant de son cigare, Alexandre Harrayre, comme si la main douce qui caressait parfois son front, le dégageait du lourd sommeil de la suggestion — sentit s'évanouir, disparaître tout à fait, l'idée fixe, la cruelle hantise. Il ne la sentit même point renaître, lorsque Sabine demanda: — Eh bien, acceptons-nous l'invitation des Mercet?... La duchesse a insisté beaucoup hier soir. — Ah! c'est vrai, fit-il, la chance à courre... Y tenez-vous vraiment, Sabine? — Vous savez bien que j'adore cela... c'est pour me taquiner que vous me posez cette question? — Oui, fit-il, c'est pour te taquiner. Il l'avait, au passage saisi dans un bras, par la taille. Et il la courba vers lui, sous une ombre comme une liane. L'amour, quand il est vainqueur, ne l'est pas à demi. Le sien triomphait entièrement. — Nous irons à Parguies, fit-il, quelque, en ce moment, j'aurais bien besoin à Paris. — Tu as toujours besoin à Paris ou ailleurs... La tâche vraiment est trop lourde... Tes directeurs, ton conseil d'adminis-

tration, l'en déchargeraient, si tu voulais. — Tu sais bien que non... C'est, ou tout abandonner, ou se tenir droit sur la brèche... "Je préfère me tenir sur la brèche. — Oui... tu es un combattif... combattif à froid, si l'on peut s'exprimer ainsi... — Cela t'use, sans que personne ne s'en aperçoive... Il se mit à rire. — Cela m'use?... tu es aimable... C'est très flatteur! — La dépense cérébrale est trop grande chez toi, voilà ce que j'ai voulu dire... Et ne sommes-nous pas assez noyés?... L'interrompt. — Ce n'est point, tu le sais, une question de richesse... c'est une œuvre à continuer, que j'espère voir poursuivre par mes fils... — Justement alors, il faut te ménager pour la leur laisser, aussi grande, plus grande que ne t'ont laissée tes parents. — Tu parles d'or, ma Sabine, et tu n'as pas à prétendre que je ne suis pas tes conseils. Elle se prit à rire. — C'est vrai, c'est du rabâchage... Je suis là, moi, pour vous soigner, mon chéri. Elle eut son geste favori. Elle prit dans ses deux mains la tête de son mari. Elle lui donna, au milieu du front, tandis que son regard plongeait au fond de ses yeux, le

baiser, qui n'était ni de l'épouse ni de l'amante, avec quelque chose de cette tendresse devenue protestataire, que les femmes savent témoigner quand elles doivent furter ou quand elles doivent consoler. — Alex se leva. — Il était l'heure de partir. — Avant qu'il fût dans le vestibule, Sabine ouvrait le clavier du Pleyel, où elle s'exerçait généralement, chaque jour, après déjeuner. — Au lieu de passer le pardessus, qu'un valet lui présentait dans le vestibule, M. Harrayre remonta chez lui dans son cabinet... — Il ne se rappelait plus bien. — Il craignait d'avoir laissé le récepteur sur son bureau. — Il ne fallait pas que personne se doutât d'une tentative, qu'un hasard pouvait livrer. — Rapidement, l'industriel monta le large escalier, menant au premier étage. — Il attendait à peine le palier, que déjà, en bas, le piano se taisait. — Alex se pencha au-dessus de la rampe en bois sculpté. — Il vit Sabine sortir du salon, et légère s'élança vers les degrés qu'il venait de gravir. — Il est des mouvements impulsifs qui demeurent l'effet mystérieux d'une force inconsciente. — Un lien de l'attendre, en lui donnant une raison quelconque, sans même invoquer une raison